



LHASHAM-GYAL
EN ATTENDANT
LA NEIGE

བོད་ཀྱི་གཟེངས་སྤྱུག



Éditions Picquier

LHASHAM-GYAL

EN ATTENDANT
LA NEIGE

Roman traduit du tibétain
par Françoise Robin



Éditions Picquier

Titre original : *Bod kyi gces phrug*

© 2012, Lhasham-Gyal

© 2021, Editions Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : Tondrup Lamo, 8 ans. Province du Kham, Tibet.

Photo : © Frédéric Lemalet

ISBN : 978-2-8097-1565-1

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR À LA TRADUCTION FRANÇAISE

Lorsque Chonyi Wangmo¹ m'a fait part de son souhait de traduire en français mon premier roman, *En attendant la neige*, j'ai commencé par éprouver de l'angoisse.

A dix-huit ou dix-neuf ans, j'ai lu en traduction tibétaine plusieurs nouvelles de Maupassant, parmi lesquelles *La Parure* et *Boule de suif*. Et à peu près à la même époque, tout en gardant les moutons l'été, j'ai également lu en traduction chinoise *La dame aux camélias* de Dumas fils, *Les Trois Mousquetaires* de Dumas père, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, quelques volumes de *La comédie humaine* de Balzac, ainsi que *Madame Bovary* de Flaubert, et d'autres romans encore. Je les lisais immobile, couché sur le dos, étendu à plat ventre, installé sur le côté, et dans d'autres positions, sur une montagne du haut plateau, tandis que, par moments, des vautours carnivores planaient et tournoyaient dans l'espace, leur ombre noire se mouvant au-dessus de moi sous les rayons chauds et secs du soleil. A coup sûr, ces vautours se méprenaient sur mon compte

1. Nom tibétain de la traductrice.

et croyaient que j'étais un cadavre humain : en effet, chez nous, quand une personne meurt, on a coutume d'offrir son cadavre aux vautours, vautours qui ont ainsi pris l'habitude de se nourrir de chair et de sang d'homme. Dès lors, à la vue de mon corps longtemps immobile, ils devaient sûrement se dire que j'étais un cadavre humain qui leur était destiné. Pendant ces quelques années, j'ai donc lu ces œuvres avec l'émerveillement de la jeunesse, et ce monde des livres me paraissait admirable et étonnant. Non seulement les personnages littéraires étaient pour moi source des sensations les plus variées – joie, tristesse, amour, haine –, mais j'ai compris qu'au-delà de ce territoire des hauts plateaux où je vivais et par-delà ma propre existence, cette terre fourmillait de mondes grandioses et différents. J'ai songé : « Ah, s'il pouvait être donné à un individu de vivre des existences variées et diverses ! » Faisant une pause dans ma lecture, j'ai relevé la tête et porté mon regard vers le troupeau de moutons autour de moi, puis vers le lointain, et j'ai contemplé les massifs montagneux des confins qui formaient une ligne distante. J'ai éprouvé le souhait irrépessible d'aller voir le spectacle du monde, par-delà les montagnes. Alors que je me tenais ainsi, immobile, les vautours qui planaient et tournoyaient dans l'espace, d'un simple battement d'ailes, se sont envolés au loin et leur silhouette d'ombre a rapetissé jusqu'à disparaître, se fondant dans le fond bleu et pur du ciel. Dans notre culture tibétaine, donner son cadavre en pâture aux vautours est tenu pour un acte de générosité, et on pense par ailleurs que le *namshé**¹ porté

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première apparition dans le texte sont expliqués dans le répertoire en fin de livre.

par les ailes de ces volatiles peut s'élever vers la haute terre pure de Sukhâvatî*. Ayant posé le livre sur ma poitrine, j'ai regardé les vautours s'éloigner à tire-d'aile et songé que ce serait drôlement bien de devenir un vautour et de pouvoir me rendre en France, par-delà les montagnes aux neiges éternelles et par-delà les océans, peu importe que ce soit dans la présente* vie ou dans la suivante.

Quand j'y repense maintenant, je dirais que ces œuvres célèbres de la littérature française vers lesquelles le hasard m'a mené ont dû jouer un grand rôle dans mon goût initial pour la littérature. Voilà un prodige extraordinaire de la littérature : l'être humain dépasse ses propres limitations – nationales, ethniques, religieuses, culturelles, pour n'en citer que quelques-unes – pour à son tour en endosser d'autres de son propre chef et à son gré, les deux mondes s'influençant de manière indescriptible. Je suis devenu à mon tour un auteur de textes littéraires en langue tibétaine, et la moitié de ma vie s'est désormais écoulée. J'ai jusqu'à maintenant écrit sur le territoire où j'ai passé mon enfance et sur les gens qui le peuplent, que je considère comme remarquables et dignes d'être mis par écrit. Que les textes que je compose s'affranchissent des barrières de la langue et soient lus par des gens d'autres pays, qu'ils procurent à ces derniers des impressions totalement différentes des leurs ou bien qui leur paraissent très familières, et qu'ils soient capables de les inspirer comme m'ont inspiré les œuvres françaises que j'ai lues autrefois, je dois me rendre à l'évidence : voilà qui me tient énormément à cœur.

Je n'aurais jamais imaginé ou cru que mon roman *En attendant la neige* serait proposé en traduction française

à la lecture des habitants de cette terre à laquelle j'ai assez tôt aspiré et qui a fait sur moi forte impression. J'imagine les Français comme détenteurs d'une culture littéraire prestigieuse, et leur impressionnant et profond héritage littéraire suscite en moi admiration et humilité. Les empreintes mentales qu'ont laissées en moi mes lectures d'enfance me font redoubler de modestie et maintenant que Chonyi Wangmo m'a fait part de son souhait de traduire en français mon roman, l'angoisse s'empare de moi.

Quoi qu'il en soit, bien des années plus tard, l'enfant qui lisait des livres tout en gardant des moutons sur une haute montagne pendant ces années-là a composé le texte que voici sous vos yeux. Je peux dire que c'est une étape littéraire importante dans ma vie ; je peux également dire que c'est une esquisse littéraire des changements qui ont affecté au long de trois décennies un peuple vivant sur les hauts plateaux, sur le toit du monde. Mais plus encore, c'est une réflexion littéraire sur les thèmes de l'entrée en âge adulte, de la séparation, du conflit, de l'amour, du retour et de tant d'autres expériences auxquelles tout un chacun est confronté.

De la même manière que, quand je scrute mon visage dans un miroir, je me dis que ce serait quand même bien qu'on me trouve du charme, j'espère que ce roman, dans sa traduction française, sera apprécié par les lecteurs français.

Lhasham-Gyal
Pékin, le 10 octobre 2020

PREMIÈRE PARTIE

C'était un matin d'hiver où la neige était tombée.

Cette nuit-là, les premières neiges du paysage d'hiver ont profité de ce que les humains exploraient le royaume du rêve pour tomber furtivement d'un épais et gros cumulus, sur chaque maisonnée du village de Marnang, sur les branches d'azalée empilées dans les encoignures, sur les toits-terrasses gris, mais aussi sur le toit des niches aux portes des maisons, sur les aires de battage, sur les tas de bouse du bétail et sur les tas de crottes des moutons, et bien ailleurs encore.

Le monde enneigé produit par la chute discrète et tranquille de cette neige a tiré les maîtres de maisonnée de leur lit au matin ; ils ont ouvert les portes grinçantes des chambres, se sont étirés en soufflant une épaisse haleine chaude dans l'air glacial et semblaient attendre quelque chose en balayant la neige en tas.

Le spectacle du soleil matinal qui illuminait à l'oblique le paysage de montagnes recouvert de neige était splendide. Si on tendait l'oreille, l'esprit serein, on pouvait presque percevoir la subtile fonte des flocons

sous la chaleur des rayons de soleil. A ce moment-là, le cumulus qui avait engendré la neige de la veille a été emporté par le vent, nettoyant le ciel azur au-dessus des têtes dans ses moindres recoins, aussi loin que portait le regard. C'est alors que de chaque conduit de cheminée sur le toit de chacune des maisonnées du village de Marnang, une petite queue de fumée bleue est montée en serpentifère dans l'air pur, formant pendant un moment un subtil nuage blanc, qui évoquait du yaourt dans le ciel du village de Marnang. Les rayons du soleil matinal se sont alors mis à ressembler à des centaines de milliers de fils d'or tirés depuis le ciel et ils ont émis un reflet éclatant et scintillant, illuminant la neige. Les chiens de garde au portail de chaque maisonnée sont sortis de leur niche ; tout en s'ébrouant, étendant leurs pattes et s'étirant dans un cliquetis de laisse, ils ont regardé avec insistance en direction du portail et attendu patiemment que leur maître leur apporte leur nourriture.

C'était le matin au village de montagne, un village en proie à une si grande impatience !

Tant d'années plus tard, cette scène matinale du village de Marnang hante mon imagination. Moi, je suis l'enfant qui, sorti d'une maisonnée parmi tant d'autres du village de Marnang, a laissé les empreintes de ses pas sur la neige toute blanche. Une pie bicolore, au sommet d'un arbre situé au-dehors de l'enclos de notre propriété, émettait d'incessants « Chak » en remuant la queue ; les moineaux volaient en tous sens sous les avant-toits des maisons, frôlant la neige de leurs plumes, et l'air était saturé du parfum de la fumée de tsampa* brûlée. Une vingtaine d'années plus tard, alors que je m'amuse ainsi

à pianoter sur le clavier de l'ordinateur, et que je tape les lettres tibétaines avec des « Tac, tac », consignait avec précision sur l'écran la scène de ce matin-là, je revois en imagination la chute de neige de ce matin-là. A la réflexion, ma première lettre dans cette vie-ci, c'est sur la neige de notre aire de battage, et pas comme je le fais maintenant, que je l'ai tracée ; ceci, ce n'est que l'histoire d'un gamin, pas plus haut que le genou d'un adulte, qui a dessiné avec ses empreintes de pas des motifs à la surface de la neige, comme sur une feuille de papier repliée. Mais c'est à partir de là que ma vie a été bouleversée.

Mon père m'a demandé, depuis le toit-terrasse :

— Quand as-tu appris à écrire cette lettre ?

Une fois la neige balayée en un tas sur un bord à l'aide d'une pelle en bois, il l'a fait tomber par blocs vers l'aire de battage, et ça a fait « Dik ». A ce moment-là, tout en regardant les empreintes de pas que j'avais tracées, je me suis demandé si ce qu'on appelait une « lettre » devait être interprété comme ce dessin. J'ai jeté un œil au dessin tracé par mes empreintes de pas et j'ai jeté un œil à mon père sur le toit. La silhouette paternelle bougeait par intermittence sous les rayons de soleil obliques et d'épaisses colonnes d'haleine blanche sortaient de sa bouche. Chaque bloc de neige poussé par mon père vers l'aire de battage, à l'aide de sa pelle en bois depuis sa position en surplomb, s'éparpillait en tous sens, formant un beau spectacle lors de sa chute. Tandis que j'étais absorbé par ce spectacle, mon père s'est redressé et s'est appuyé sur sa pelle. Il a jeté un œil au motif que j'avais tracé, en commençant par la gauche, et il a dit, comme s'il se parlait tout seul :

— Le tracé est très fidèle. Puis, se tournant vers moi :
Tu saurais lire cette lettre ?

C'est alors seulement que j'ai vaguement pris conscience que ce qu'on appelait une « lettre » était quelque chose qui pouvait se lire. Mais je suis resté à suçoter mon index entre les dents. Petit, quand j'étais confronté à un fait qui dépassait mes facultés intellectuelles, j'avais pris cette habitude de mettre mon index entre mes dents. Mon père, voyant ma perplexité, m'a dit :

— Petit imbécile, ce que tu as écrit, c'est ce qu'on appelle un *ka*. Le *ka* de la série *ka, kha, ga, nga*, la lettre *ka* en tibétain.

Ce matin enneigé, j'ai fait la rencontre de la première lettre-consonne tibétaine, le *ka*. Même si cela défie l'entendement, cette rencontre n'a pas suscité de sentiment d'étrangeté : comme si je retrouvais une vieille connaissance dans le flot pressant d'une foule, j'ai éprouvé une impression de familiarité immédiate. Je ne compte pas évoquer auprès de vous la « réincarnation » ou les « prédispositions* karmiques ». Ces termes sont pour moi comme des gouffres mystérieux, à petite ouverture mais aux profondeurs si vastes que, encore maintenant, mes capacités intellectuelles ne peuvent les accueillir. Toutefois, cette année-là, mon père a mentionné ces termes profonds, à moi qui n'étais pas plus haut que le pouce. Depuis le toit de la maison, il m'a dit :

— Quand on dit que tu pourrais être la réincarnation de notre Oncle* Tantriste, ce n'est après tout pas faux. Tu as gardé de bonnes prédispositions karmiques.

Est-ce qu'il s'adressait à moi ? Si vraiment c'était le cas, je n'ai pas du tout compris le sens de « réincarnation » et

de « prédispositions karmiques ». En tout cas, il ne m'a pas fallu longtemps pour claironner fièrement la nouvelle de ma maîtrise des lettres à mes copains qui s'étaient rassemblés sur notre aire de battage après être passés par les ruelles de notre village.

— C'est quoi, une « lettre » ? ont-ils demandé eux aussi, tout comme moi au départ, en écarquillant les yeux.

Ce qui est encore plus drôle, c'est que Säldrön a tendu la main vers ma poche de chemise :

— Allez, donne-la, ta lettre ! Donne-la, ta lettre ! On va y jouer tous ensemble !

Il est sûr et certain que, dans son esprit, une « lettre » était juste un jeu parmi tant d'autres, comme ceux auxquels on jouait d'habitude. La main glacée de Säldrön touchant la peau nue de mon torse au travers de la poche déchirée de ma chemise m'a chatouillé et j'ai ri de bon cœur. Je leur ai ensuite montré le motif tracé par mes empreintes de pas au milieu de l'aire de battage. Les copains ont hurlé en chœur :

— menteur ! Ça, c'est tes traces de pas, pas une lettre !

— Ça, c'est ce qu'on appelle le *ka* dans *ka, kha, ga, nga*. Espèces d'imbéciles, ai-je rétorqué, en imitant mon père. J'ai poursuivi : Vous ne connaissez même pas le *ka* ?

— Espèce d'imbécile toi-même, a répondu Nyima Döndrup. Comment sais-tu que c'est une lettre ?

— Je suis la réincarnation de l'Oncle Tantriste, alors j'ai de bonnes prédispositions karmiques.

C'est donc ainsi que, cette année-là, j'ai exposé à mes copains, avec leur morve au nez, les circonstances dans lesquelles j'avais maîtrisé les lettres.

— Moi aussi je sais écrire ça.

Tharphel-Morve-qui-coule a d'un coup sec reniflé la morve qui coulait sur sa lèvre supérieure puis s'est élancé vers la lettre *ka* que j'avais tracée au centre de l'aire de battage. La petite queue qu'il laissait pousser derrière sa nuque bougeait et remuait au rythme de ses pas. Dévoré par une irréprensible angoisse, je me suis élancé rapidement derrière Tharphel et, l'attrapant par la queue, je lui ai dit :

— Personne n'a le droit d'effacer ma lettre, alors Tharphel, ne supportant pas la douleur, s'est retourné et m'a griffé au visage.

Cette toute première bagarre de ma vie et que j'évoque maintenant, elle s'est déroulée contre Tharphel, mon copain, pour protéger une lettre. Pour moi, c'est un événement important digne de trouver sa place dans mon autobiographie : cette bagarre-là a tracé une griffure si profonde sur mon visage que j'en ai saigné ; ma toute première lettre *ka*, ma lettre *ka* que personne n'avait le droit d'effacer, Tharphel l'a effacée. Mon père, entendant mes pleurs, est descendu du toit et a demandé ce qui s'était passé. En sanglotant, j'ai accusé Tharphel :

— Tharphel-Morve-qui-coule a effacé ma lettre.

Mon père, en riant, s'est évertué à faire cesser mes pleurs :

— En effaçant ta lettre, Tharphel a détruit un lien* d'interdépendance, ce qui veut dire que, plus tard, il ne saura pas lire.

Puis il a arraché un peu de molleton à la couture déchirée des manches de sa veste rembourrée, a fouillé dans sa poche, en a sorti une boîte d'allumettes et a

brûlé les traces d'ongle sur mon visage à l'aide de ce molleton. Moi, j'ai pleuré encore plus fort : sous le coup de la douleur, mes larmes, glissant sur mes joues, sont tombées à terre comme un chapelet dont la corde aurait été cassée, et elles ont été absorbées par la neige. Alors, mon père a essuyé mes larmes d'une main rude et assez vigoureuse :

— Tu n'as pas honte ? C'est vraiment une honte pour un garçon de verser des larmes.

Une vingtaine d'années plus tard, à chaque fois que je repense à mon père, je ne peux que me rendre à l'évidence : ses paroles, proches de la prophétie, étaient dotées d'un pouvoir étonnant de clairvoyance. Mon père, il y a vingt ans de cela, avait décrété que mon copain Tharphel ne saurait pas lire plus tard et cela a été vérifié par la suite.

La malheureuse dispute passagère de ce matin-là, entre mes copains et moi, est tombée aux oubliettes. Essuyant d'un geste les larmes sur mes joues, j'ai couru comme le vent sur la neige de l'aire de battage. Je me suis délecté des « Trik » de mes pas sur la neige. Hors d'haleine après avoir couru en tous sens, on a fini par se chauffer au soleil dans un recoin ensoleillé, au pied du mur du carrefour central du village de Marnang. Sous les rayons du soleil, d'épaisses colonnes de vapeur montaient de nos chaussures en coton détrempées par la neige, nos gros orteils pointant au travers de leurs extrémités trouées. Nous, les garçons, on s'est agglutinés dans un endroit sec au pied du mur, alors Säldrön, elle, n'a pas obtenu de place en lieu sec et elle a fait les cent pas devant nous ; son ombre noire s'interposait entre nous et le soleil du matin et bloquait la douce chaleur du soleil. Ça nous a énervés et on l'a menacée :

— Le soleil d’hiver, on en est les maîtres et possesseurs. Si tu n’es pas d’accord, va y avoir de la bagarre.

2

Veillez m’excuser de devoir poursuivre mon évocation de ce matin enneigé. En effet, non seulement ce matin enneigé signale la mise en route de l’intégralité de mes souvenirs, mais j’affirme sans hésiter que, pour ce qui est de mes trois copains – Tharphel, Nyima Döndrup et Säldrön –, une pâle ligne, visible ou invisible peu importe, a été tracée lors de la séance de jeux de cette matinée ensoleillée, indiquant l’orientation de nos vies qui étaient encore à venir.

Ce matin-là, on s’est réchauffés au soleil, contre le mur.

Se réchauffer au soleil, je suppose que c’est une sorte de coutume à laquelle les vieux, adultes et jeunes du village de montagne où je suis né s’adonnent sans préparatifs ni concertation. Que ce soit les femmes, leurs mains dans leurs longues manches, que ce soit les hommes les mains croisées dans le dos, au moindre rayon de soleil des journées d’hiver, chacun sort immanquablement de chez soi pour se retrouver de-ci, de-là, dans un coin de mur, au carrefour central du village de Marnang, le visage orienté vers le soleil et se réchauffant tout son content à ses rayons.

Les grands disent que notre village de Marnang a la forme d’un stûpa* et, dans mon enfance, lors des

mariages et des fêtes, ils en faisaient d’interminables éloges en brodant sur cette forme et à grand renfort de proverbes tibétains, mais je n’ai plus en tête leurs paroles exactes. Toutefois, ce que je garde toujours très nettement à l’esprit et que je ne peux pas oublier, c’est Pépé-Crinière, le grand-père de Säldrön, et les bulles blanches qui se formaient à la commissure de ses lèvres quand il faisait l’éloge du lieu. Moi, il me semble que je fixais sa bouche dans ces moments-là et que je riais systématiquement aux éclats en regardant les bulles à la commissure de ses lèvres. Si, selon la formule des grands d’autrefois, le village de Marnang tout entier avait la forme d’un stûpa, le carrefour central qui est le cœur de mon propos serait le nombril du stûpa, sa niche centrale. Aussi petit que soit Marnang, ce carrefour central était un lieu relativement animé ; l’arbre à nâga* poussait sur son côté est ; la source Nectar Naturel jaillissait du pied de cet arbre ; le *manikhang** du village était situé à l’ouest du carrefour central et orienté vers l’est ; le grand four à fumigation lui faisait immédiatement face dans ce carrefour central du village de Marnang où demeurait intacte l’essence du village ancien et où résonnaient en permanence les bêlements clairs des moutons et des chèvres, la mélodie claire de la conque religieuse, et les rires clairs des puisatières.

Quand par la suite j’ai quitté Marnang pour errer de par le monde, quelle que soit ma destination, j’ai réalisé que chaque lieu possédait un centre qui lui était propre et j’ai eu l’intuition qu’en dépit des différences individuelles, le sens profond de cette centralité était le même pour tous. Et le carrefour central de Marnang me hantait dans ces moments-là.

Ce matin-là, Säldrön n'ayant pas obtenu de place à l'endroit sec au pied du mur au carrefour central, elle a fait les cent pas devant nous. Nous, les trois garçons, on était assis en lotus, les jambes rondes comme un tambour, dans le recoin ensoleillé au pied du mur du *manikhang*, l'air avisé, à la manière des hommes adultes. A un moment, Nyima Döndrup a dit :

— Je suis un moine.

Paumes jointes, yeux fermés, il a psalmodié avec vigueur des syllabes incompréhensibles ; ses postillons ayant atterri sur mon visage, je lui ai asséné une tape sur la tête :

— Contrôle ta salive !

Nyima Döndrup s'est arrêté de psalmodier et a dit d'une voix douce :

— Plus tard je vais être moine, alors il ne faut pas me toucher le crâne.

Puis, refermant les yeux, il a repris sa psalmodie. Quant à Tharphel, il a fait comme s'il était un père de famille et, enfonçant dans sa bouche un morceau de bois tombé d'une branche de l'arbre à nâga, dont il prétendait que c'était une pipe, il a tiré dessus à petites bouffées et, se tournant vers Säldrön, a dit d'une voix impérieuse :

— Femme, je dois aller garder le troupeau, prépare un en-cas.

Alors Säldrön a fait comme si elle était une femme adulte :

— Et puis quoi encore ? Tharphel-Morve-qui-coule, je préfère errer au bout du monde plutôt que de t'épouser. Prenant un air affolé, elle s'est agenouillée devant moi : Ça alors ! J'ai oublié de traire la vache. Quelle étourdie !

Plongeant sa main frigorifiée dans mon pantalon fendu aux fesses, jusqu'à ma cuisse, elle n'a pas eu besoin de beaucoup farfouiller pour s'emparer de mon zizi pres-tement et directement. Ensuite, faisant comme si elle trayait un pis, elle l'a tiré vers le bas à plusieurs reprises, mouvement qui a durci mon zizi en quelques instants. Le durcissement de mon zizi m'a procuré une sensation indicible. Peut-être que Säldrön, elle, a pris peur du changement d'état de mon zizi mou. Elle a vivement retiré sa main :

— Ouh là là ! Le pis de notre vache a bien grossi.

— Ça, en fait, ce n'est pas un pis de vache, ai-je dit avec dédain. Et s'il a durci, c'est parce qu'il a très envie de tracer des lettres.

Tandis qu'on se réchauffait ainsi au soleil, les adultes, eux, balayaient la neige tombée sur les toits et les hauts des murs de leurs maisons, sur la route et ailleurs, puis ils ont tapoté leurs vestes et ouvert le verrou des étables, envoyant leurs bêtes à l'extérieur ; les bêtes se sont mises en branle très lentement et paresseusement et elles ont cherché des pieds de murs orientés vers le soleil pour commencer à s'y réchauffer. Les adultes de Marnang suivaient de peu le bétail pour se réchauffer au soleil. Nous, les enfants, parmi tous les villageois qui venaient se dorer au soleil, celui qu'on attendait avec impatience était Pépé-Crinière, le grand-père de Säldrön. C'était un trésor d'histoires : sa crinière* épaisse, son vêtement bordeaux, sa ceinture desserrée, sa légère voussure quand il marchait, les bulles qui se formaient à la commissure de ses lèvres quand il racontait des histoires, tout cela attirait immanquablement les enfants bien évidemment,

mais même les adultes, qui étaient avides de l'écouter. La tête dans les mains, clignant des yeux, on regardait à l'est du carrefour central. Mais ce matin-là, le grand-père de Säldrön a été longtemps sans se montrer au carrefour central, alors on a demandé avec impatience à Säldrön si son grand-père était déjà levé.

C'est alors qu'un groupe de nuages venu on ne sait comment a caché le soleil d'hiver, recouvrant aussitôt la terre d'une ombre plate. Cela ne nous a pas plu, nous qui nous chauffions au soleil.

Säldrön a soulevé de toutes ses forces une pierre allongée qui servait d'habitude de siège aux adultes quand ils se réchauffaient au soleil, l'a posée énergiquement sur ses genoux puis elle l'a tapotée comme si c'était un enfant et, à ce moment-là, un vent froid s'est mis à souffler depuis les ruelles à l'ouest du carrefour central vers le four de fumigation, et l'odeur de la fumigation où se mêlaient orge, tsampa, et feuilles de genévrier brûlées, a sollicité notre odorat.

— Maman soleil s'est levée, les mains de l'enfant sont toutes chaudes, a fredonné Säldrön sur une mélodie chantante, tout en tapotant doucement la pierre.

3

A propos de Pépé-Crinière: plus tard, c'est pendant un cours de langue tibétaine au collège que j'ai entendu pour la première fois mentionner « Tri Räl pachän* »,

empereur du Tibet ». A ce moment-là, ma mémoire débridée s'est retrouvée portée par les ailes de mon imagination et s'est envolée inconsciemment vers Pépé-Crinière de Marnang. Dans mon esprit enfantin et pur, « le souverain Tri Rälpatchän » devait ressembler à Pépé-Crinière, c'était sûr.

Quelques jours plus tard, Säldrön et moi on a eu une dispute pour savoir qui était en réalité le chef de Marnang.

Ce jour-là, nous les enfants, on s'est retrouvés près de la source Nectar Naturel, et on a décidé d'aller réduire à néant des ennemis invisibles. A la surface de notre esprit qui était semblable alors à une page blanche, les « ennemis », c'était les ennemis des quatre directions, qu'il incombait au roi de la guerre Gésar* d'assujettir, et dont il était question dans l'épopée que nous racontait Pépé-Crinière. On n'avait certes pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient ces ennemis, mais on s'est préparés à partir en guerre en faisant semblant d'avoir un objectif précis. Le terme « ennemi » nous a spontanément inspiré du courage. On était si excités et inquiets qu'on se serait fait pipi dessus, comme si ces « ennemis » nous terrifiaient, amassés aux quatre coins du village de Marnang. Et, finalement, ces ennemis invisibles et qu'on avait inventés nous-mêmes, nous ont rendus très sérieux, nous les enfants, et nous ont instillé une peur indescriptible.

Ce jour-là, notre général était Tharphel. A la taille de son manteau usé en peau de chèvre, il avait glissé une petite planche et, après avoir reniflé d'un coup sec la morve qui coulait sur sa lèvre supérieure, il a proclamé, à la manière d'un général :

— Avant que les troupes ne se mettent en marche, allons demander une prophétie à Gésar, roi de la guerre.

Alors, quand on lui a demandé où se trouvait le roi Gésar, Tharphel a montré Pépé-Crinière qui était en train de se chauffer au soleil au pied du mur du *manikhang* en face :

— Le roi Gésar, c'est Pépé-Crinière.

Je n'y ai pas cru une seconde. Au fond de moi je pensais que, puisque le chef de village de Marnang était mon père, le roi Gésar était naturellement mon père, et pas Pépé-Crinière, c'était impossible. Alors, pointant vers ma maison une fine baguette que je tenais comme si c'était une lance, j'ai dit :

— Le roi Gésar, c'est mon père

Sälldrön s'est aussitôt arrêtée de courir, s'est retournée vers moi et a lâché dédaigneusement :

— Et puis quoi encore ? Ton père s'en remet toujours à mon grand-père pour des conseils et mon grand-père doit toujours aller conseiller ton père, il paraît.

Comme les femmes du village de Marnang, elle est partie d'un éclat de rire :

— Ton père n'est pas très futé, alors le vrai chef, c'est mon grand-père.

J'ai rétorqué que mon père était le chef de Marnang. Sälldrön a dit que c'était son grand-père, le chef. Le général Tharphel a été désesparé face à la teneur de ce débat. Sälldrön et moi-même on a échangé des arguments du tac au tac, mais quand la vérité s'est avérée impossible à déterminer, ça a agacé Nyima Döndrup. Faisant un pas en avant, debout entre Sälldrön et moi, qui étions écarlates, il nous a repoussés tous deux légèrement chacun de côté :

— Ma mère dit que tant que le samsara* existe, les disputes aussi. Les disputes sont futiles. Alors, on va aller demander à Pépé-Crinière. Il saura qui a raison, a-t-il dit en imitant un adulte responsable. Tout le monde a été d'accord, alors on a couru en longeant le coin du mur du *manikhang* aussi bruyamment qu'un vol d'oiseaux effarouchés par un jet de cailloux.

On a demandé à Pépé-Crinière :

— Qui est le chef du village de Marnang ?

A la réflexion, je me rends compte que notre question ce jour-là manifestait une préoccupation typique du monde contemporain. Marnang est un village très commun comme on peut en voir dans chaque vallée du Tibet, et chaque village a un chef de village, comme mon père ; et il a aussi un aîné comme Pépé-Crinière¹. Du chef de village et de l'aîné, qui a le plus grand pouvoir, le chef de village et l'aîné eux-mêmes ne sont pas capables de le dire clairement, ou bien encore, ils ne le diront jamais. Ceci, c'est une question de politique. La politique, parfois, c'est comme une très fine feuille de papier : quand on tente de la transpercer avec le doigt, on n'arrive pas à la déchirer, ce qui doit faire sa force. C'est pourquoi, à la réflexion, Pépé-Crinière était sûrement incapable de nous apporter une réponse satisfaisante ce jour-là, à moins que cette question ne soit sans réponse.

A peine Pépé-Crinière a-t-il entendu notre question qu'il a fermé les yeux et est resté à triturer son chapelet.

1. En Amdo, l'aîné du village était traditionnellement regardé comme le chef, mais depuis l'occupation par la Chine, dans les années 1950, il a été supplanté par le chef de village, nommé par la branche locale du Parti communiste.

Mais Sälldrön, le prenant par les épaules et lui faisant des cajoleries, a beaucoup insisté :

— Grand-père, dis que c'est toi, le chef.

Pépé-Crinière a arrêté d'égrener son chapelet et, riant de bon cœur, a cédé :

— Cette petite mignonne... Quelle bonne blague ! D'accord, d'accord. Le chef, c'est moi.

Alors, moi, j'ai secoué son épaule :

— Dis que le chef, c'est mon père.

Mais, après avoir donné raison à Sälldrön, il m'a ignoré. J'ai alors vu un pou sautiller dans son épaisse crinière ; le prélevant prestement entre mes doigts, je le lui ai montré, en menaçant :

— Si tu ne dis pas que c'est mon père le chef, je tue ce pou.

A ce stade de l'histoire, il se peut que vous vous demandiez où je veux en venir. Mais si vous étiez familier de Pépé-Crinière, vous comprendriez sans aucun doute que ma menace allait avoir un impact sur lui. En fait, Pépé-Crinière était quelqu'un qui poussait très loin les actes vertueux : à chaque fois qu'il nous apercevait, nous les enfants, attraper des petits oiseaux, il troquait les petites créatures contre des jouets ou des douceurs avec une mine douloureuse, puis, quand il faisait une cérémonie de « libération* de la vie », il nous sermonnait à tous les coups :

— Il est incorrect de nuire aux êtres vivants, qui tous ont été notre mère* dans une vie antérieure.

C'est pour ça que, ce jour-là, quand Pépé-Crinière m'a vu entreprendre de tuer un pou que j'avais attrapé, il a immédiatement arrêté d'égrener son chapelet et, avec solennité, il m'a donné raison :

— D'accord, d'accord. Le chef, c'est ton père, et il m'a demandé de ne pas tuer cet insecte. Comme il m'avait donné raison, je n'avais plus de raison de tuer ce pou.

Et comme je m'apprêtais à « libérer la vie » de ce pou en le remettant dans la chevelure de Pépé-Crinière, le grand-père m'a prestement évité et, avec mille précautions il a repris le pou de mes doigts, l'a déposé dans la paume de sa main puis dans un fil de laine prélevé du bord de la pelisse de Tharphel. Puis il s'est adressé à nous tous les enfants :

— Courez chez Düdül. En route, jetez ce pou dans un endroit où il ne mourra pas.

4

Quelques jours après ce matin enneigé, une petite réunion a été convoquée au sujet du village, dans notre salle à manger.

Assis sur le lit-estrade* chauffant, mon père, fourrageant un instant dans la poche de sa chemise, y a pris une bande de papier journal ; d'une poche à tabac noire en tissu chinois, il a sorti quelques feuilles de tabac en les tenant entre son pouce, l'index et le majeur, les a versées dans le pli de cette bande de papier journal, et il a roulé sa cigarette avec précaution. Tout en fumant, le front labouré d'une profonde ride, il écoutait le cadre de la commune qui portait des lunettes. Près de mon père, Pépé-Crinière tirait des bouffées sur sa pipe ornée de motifs en cuivre. Chaque bouffée creusait aussitôt

ses joues, et à ce moment-là ce n'était pas de la mousse blanche qui écumait au coin de sa bouche ; en revanche, chaque bouffée occasionnait une fumée bleuâtre qui montait en volutes. Pépé-Crinière, bouche close, tapotant avec précaution sa pipe sur ses talons de botte, écoutait les paroles du cadre à lunettes de la commune.

Cet homme à lunettes était vêtu d'une chemise d'un blanc immaculé, et je fixais l'objet scintillant accroché à sa poche de poitrine. Mon père et les autres hommes appelaient l'homme à lunettes « Secrétaire Wang¹ » et, à tout ce que ce dernier disait, ne manifestaient que leur accord et leur approbation avec des « Tout à fait. Tout à fait » si déférents qu'à mes yeux, le Secrétaire Wang possédait un prestige encore supérieur à celui du roi Gésar ; j'ai pris un petit peu peur et je suis resté caché dans le dos de mon père.

Le tabac que fumait le Secrétaire Wang était différent. Il a extrait une cigarette d'un paquet rectangle en carton et l'a allumée avec une allumette qu'il a éteinte en soufflant longuement dessus. Ses gestes étaient délicats. Quand le fumeur de pipe, le fumeur de feuilles de tabac roulées dans un bout de papier journal, et le fumeur de cigarettes, ces trois personnes différentes, se sont mis à fumer ensemble, notre petite pièce en bois est devenue l'espace d'un instant un petit monde enveloppé de fumée de tabac.

Après que le Secrétaire Wang a pris la parole, il a sorti un carnet du sac posé à ses côtés et, de la poche de poitrine de sa chemise blanche immaculée, il a sorti l'objet dont le scintillement avait tant séduit mon regard.

1. « Secrétaire » ici signifie « Secrétaire du Parti communiste ».

Puis, ouvrant le carnet, alors qu'il s'apprêtait à y noter quelque chose avec cet objet, il s'est adressé à mon père et à Pépé-Crinière :

— Si vous avez un avis différent, faites-m'en part. Je le transmettrai aux autorités.

Mon père a brièvement secoué la tête et a pris un air humble :

— Comment pourrais-je avoir un avis différent ? Je n'en ai pas, mais une fois que l'école sera construite, un enseignant est indispensable, aussi je prie humblement le bienveillant pays de prendre ma requête en considération.

Pépé-Crinière, qui était d'accord, a toussé et s'est légèrement avancé :

— Dans l'histoire ancienne de Marnang, il n'y a certes pas grand-chose de notable à raconter – la naissance d'un érudit ou la naissance d'un héros –, mais...

Pépé-Crinière s'est mis à répéter les proverbes qu'il prononçait à l'occasion des mariages et des fêtes, alors une écume de petites bulles blanches s'est formée à la commissure de ses lèvres. Mais ce jour-là, contrairement à mon habitude, je n'ai pas ri de bon cœur en regardant la bouche de Pépé-Crinière. Mes yeux étaient totalement captivés à la vue de cet objet coincé entre les doigts du Secrétaire Wang, qui traçait quelque chose à la surface de son cahier. A mesure que les mains du Secrétaire Wang bougeottaient et s'agitaient, elles ont tracé une suite de signes à la surface de son cahier. J'ai demandé discrètement à mon père, dans le creux de son oreille :

— Qu'est-ce qu'il est en train de faire ?

Mon père, comme s'il craignait de le déranger, a répondu discrètement dans le creux de mon oreille :

— Le Secrétaire Wang est en train de tracer des lettres.

M'est ensuite revenu en mémoire ce matin où la neige était tombée, et me sont aussi revenues en mémoire les lettres que mes empreintes de pas avaient tracées dans la neige ce matin-là et donc, j'ai discrètement repris, dans le creux de l'oreille de mon père :

— Impossible. Les lettres, ça se trace avec les pieds, pas avec les mains.

Pépé-Crinière était encore en train de nous bercer du chant de son histoire à rallonge. Le Secrétaire Wang ne semblait pas être en train d'écouter les histoires de Pépé-Crinière. Sinon, pourquoi serait-il parti d'un grand rire ? Il m'a caressé la tête :

— Les lettres, ça ne se trace pas avec les pieds, les lettres, ça se trace avec ça, et il m'a montré le stylo coincé entre ses doigts. Ça, ça s'appelle un stylo-plume.

Cela a eu pour effet involontaire d'interrompre le discours de Pépé-Crinière. Après avoir furtivement essuyé l'écume à la commissure de ses lèvres, il a tapoté sa pipe. Le Secrétaire Wang a remis dans sa poche de poitrine le stylo-plume qu'il me montrait :

— Pour résumer tes propos, il faut choisir un emplacement correct pour l'endroit où bâtir l'école. Je l'ai compris. Mais nous sommes maintenant dans une société nouvelle, alors la géomancie pour déterminer la présence de divinités, de nâga et compagnie, n'y pensez pas, hein ?

Puis il a refermé son carnet et, tout en se tournant vers mon père :

— Quoi qu'il en soit, nous allons construire rapidement une école, pour que les enfants comprennent que

les lettres se tracent à la main et non avec les pieds. Telle est la politique actuelle des autorités.

— Tout à fait. Tout à fait, a dit mon père avec un hochement de tête.

— Tout à fait. Tout à fait, a fait Pépé-Crinière en tapotant sa pipe contre ses bottes.

Puisque j'étais privé du spectacle du tracé de lettres au crayon sur un carnet, je n'ai plus eu envie d'écouter les histoires des adultes, et je suis sorti de notre propriété. La voiture du Secrétaire Wang était garée là, et mes copains la tâtaient dans un grand raffut; Chöpa-Sans-Femme, qui vivait dans les hauteurs de Marnang et était chargé tout spécialement de surveiller la voiture, pourchassait les enfants, le front en sueur.

— Chöpa-Sans-Femme a les fesses trouées!

De tous les côtés, on l'a taquiné à tour de rôle. Tout en essuyant la sueur de son front, il nous a pourchassés puis, faisant demi-tour, il a tapé les deux pieds au sol avec un « Dik » qui a fichu la frousse aux enfants qui arrivaient derrière lui. Son fond de pantalon était troué de l'avoir trop posé par terre, et on voyait ses fesses au travers du tissu déchiré. Ça nous faisait rire aux éclats. Säldrön a glissé une herbe dans la déchirure puis a déguerpi aussitôt vers nous. A Marnang, c'était chose courante de porter un pantalon rapiécé aux fesses, mais Chöpa-Sans-Femme était sûrement le seul qui en portait des non rapiécés.

Après avoir taquiné Chöpa-Sans-Femme, on s'est dirigés lentement vers le carrefour central du village de Marnang. En chemin, Nyima Döndrup m'a dit:

— Ouvre la bouche et laisse-moi y renifler la bonne odeur des légumes.

Sälldrön a reniflé à petits coups vers notre portail :

— Je sens une délicieuse odeur de mouton cuit.

Tharphel, tout en suçant le bout de sa petite queue, a dit en salivant :

— A chaque fois que vient un cadre, qu'est-ce que ça sent bon, chez toi !

Je les ai ignorés et pris la mine de quelqu'un de très savant :

— Les potes, en fait, figurez-vous qu'il existe un instrument qui sert à tracer des lettres, et que ça s'appelle un stylo-plume.

5

Quand j'y repense maintenant, les adultes réunis ce jour-là dans notre petite pièce étaient en train de se concerter sur un sujet de la plus haute importance, chacun fumant un type de tabac de sa convenance. Et à la réflexion, je me dis que Chöpa-Sans-Femme, qui surveillait la voiture du Secrétaire Wang garée au portail, n'était pas un homme banal. Il mettait toute son ardeur, toutes ses forces pour que ce sujet de la plus haute importance puisse être débattu aisément et, même si ce qu'il effectuait ne valait pas d'être mentionné, en fait ça valait quand même le coup. Dans notre monde, des hommes comme Chöpa-Sans-Femme il y en a des tas, comme par exemple les villageois ordinaires de Marnang.

Au début du printemps de l'année suivante, ces villageois ordinaires de Marnang, avec des pioches, des pelles

en fer et des hottes, se sont rassemblés à l'emplacement des ruines écroulées de la forteresse dans les hauteurs du village. Je vous ai déjà dit que le village de Marnang avait la forme d'un stûpa. Vues de loin, les ruines de la forteresse sur les hauteurs du village correspondent exactement avec le sommet du stûpa, là où il y a le soleil et la lune : très probablement, les grands ont des traditions orales à raconter au sujet des vieilles ruines de la forteresse. Quoi qu'il en soit, ces éboulis aux fondations épaisses et parcourus d'herbes folles bruissent pour de vrai et sans aucun doute des décombres d'une histoire qui a sombré dans le temps. Certains disent que ces vestiges de forteresse sont le *dzong** impérial, datant de l'époque où l'empereur Tri Rälpaçhän envoyait ses armées vers la Chine. D'autres disent que ce sont les ruines d'une forteresse construite en bordure du chemin qui a vu passer Gésar, roi de la guerre, en route pour vaincre les démons. Tout cela, pour Pépé-Crinière, c'était des billevesées de gens qui ignoraient la vraie histoire ; après avoir légèrement essuyé l'écume de petites bulles blanches qui pointait à la commissure de ses lèvres, il a dit que ces vestiges de forteresse dans les hauteurs de notre village, c'était la propriété des chefs héréditaires de Marnang. L'existence historique d'une lignée de chefs héréditaires du village de Marnang est très vraisemblable, mais cette grande famille s'étant interrompue, il ne se trouve plus personne pour en transmettre le nom, un peu comme les ruines de la forteresse déserte.

Mais tout comme les gens pointerait du doigt ces ruines de forteresse dans les hauteurs du village s'il fallait absolument montrer les plus simples traces de la propriété

des chefs héréditaires de Marnang, si on devait donner le nom d'un représentant des chefs héréditaires de Marnang sur notre terre ronde, les gens prononceraient le nom de Chöpa-Sans-Femme. Beaucoup de jeunes gens de Marnang ignoraient que Chöpa-Sans-Femme était de la lignée des chefs héréditaires de Marnang, mais quand ce jour-là les villageois de Marnang se sont rassemblés dans les ruines écroulées de la forteresse sur les hauteurs du village, avec leurs pioches, leurs pelles en fer et leurs hottes, Chöpa-Sans-Femme a piqué une colère, son visage s'est empourpré et il a déboulé parmi la foule tout en l'injuriant à l'envi.

Nous les enfants, on était absorbés dans un jeu de cache-cache dans les herbes folles quand l'écho des injures de Chöpa-Sans-Femme nous est parvenu parmi les herbes. Les gens qui n'avaient pas encore embauché et qui se réchauffaient au soleil au pied du mur de la forteresse se sont demandé ce qui était arrivé à Chöpa-Sans-Femme; plusieurs ont regardé en pouffant le spectacle que donnait Chöpa-Sans-Femme. Chöpa-Sans-Femme était furieux.

— Misère, misère! Quand le pouvoir de l'empereur n'a pas de limites, la pisse et la merde sont pour la tête des humbles. Misère! Si je suis de la famille du chef de Marnang, ce n'est pas quelques garnements et voyous comme vous qui vont me mettre à l'épreuve. Misère! « Vous voulez détruire mon nid, moi l'oisillon qui vole dans le sillon de mes ancêtres, les aigles? » Moi Chöpa, le prolétaire...

Chöpa-Sans-Femme, mains derrière le dos, arpentait la foule. Ses fesses faisaient des apparitions intermittentes au travers de son fond de pantalon éculé.

Plusieurs personnes ont dit alors :

— Chöpa, on veut juste construire une école pour les enfants, ce n'est pas après toi qu'on en a. Qu'est-ce qui te prend ?

Quelqu'un, la langue bien pendue, a dit :

— Chöpa-Sans-Femme, arrête ta bougeotte ! Si tu bouges trop, il n'y a pas que tes fesses qui vont finir par sortir !

Et tout le monde s'est esclaffé.

— Chöpa, quels que soient tes qualités ou tes défauts, tu as le cuir d'un bon yak et tu es de la lignée d'une famille de chefs. Même si tu ne peux pas approuver ce qu'on fait pour le bien du village, il n'est pas correct de créer des obstacles. Ne nuis pas aux activités gouvernementales, a dit mon père avec la prestance d'un chef de village. Puis, tout en faisant signe à tout le village, il a proclamé : Allez, tout le monde au travail !

On a tous vu que Chöpa-Sans-Femme restait perché sur les éboulis, interdit et totalement immobile. A quoi était-il en train de penser, au fond de lui ? Les habitants de Marnang, retournant avec leurs pioches et leurs pelles en fer la terre et les cailloux de l'antique forteresse d'autrefois, se livraient à l'ample tâche de construire une école sur les vestiges de cette forteresse. Un vent de début du printemps a soufflé, faisant voltiger la terre. Chöpa-Sans-Femme a essuyé les poussières tombées dans ses yeux, il a repris des couleurs et, tout en suçant un brin d'herbe folle sèche qui provenait de la forteresse, il a observé l'effervescence des villageois.

Les adultes nous ont chassés des vestiges de la forteresse et de ses herbes folles. On s'est alors rabattus sur

les éboulis où se trouvait Chöpa-Sans-Femme et, tout en suçant un brin d'herbe, comme lui, on a regardé le spectacle des adultes qui construisaient notre école.

— Pourquoi tu t'es mis en colère, tout à l'heure? ai-je demandé à Chöpa-Sans-Femme.

Chöpa-Sans-Femme s'est adressé à nous avec une grande solennité :

— Ces gens-là sont en train de détruire les ruines de la forteresse de ma famille, celle des chefs héréditaires de Marnang, bien évidemment que cela m'a mis en colère, tout à fait comme si ces enfants de six ou sept ans étaient des adultes.

— Tu es de la famille du chef de Marnang? lui a demandé Säldrön.

— Evidemment, a assené Chöpa-Sans-Femme.

— La famille du chef de Marnang, c'est quelle famille?¹

Quand Nyima Döndrup a posé cette question, Chöpa-Sans-Femme n'a pas su lui répondre.

Tharphel a demandé :

— Chöpa-Sans-Femme, qui est-ce qui raconte que tu es de la famille du chef de la communauté de Marnang?

Les enfants adorent poser des questions à tout moment.

Chöpa-Sans-Femme a répondu :

— C'est Pépé-Crinière qui l'a dit.

A ce moment-là, les hommes de Marnang ont abattu les éboulis en surplomb, avec poussière et fracas.

A compter du jour où on a construit l'école nouvelle, tous les habitants du village de Marnang, vieux, adultes

1. Au Tibet, notamment en Amdo, les gens sont désignés par les noms de maisonnées.

ou enfants, ont appris que Chöpa-Sans-Femme était un descendant des chefs héréditaires de Marnang. Mais personne ne comprenait bien les liens de parenté entre Chöpa-Sans-Femme et les chefs héréditaires de Marnang. Même Pépé-Crinière, qui avait dit que Chöpa-Sans-Femme était un descendant de la famille du chef, n'était pas très précis à ce sujet.

— Peut-être que la mère de Chöpa était une servante de la famille du chef. Peut-être qu'à ce moment-là, elle et le fils de la famille du chef...

Et il est resté à répéter ses *mani** en égrenant son chapelet, laissant sa phrase en suspens. En tout cas, pour nous, les enfants, cette question, c'était aux grands de la trancher, et elle ne nous concernait pas beaucoup. Ce qui nous concernait, c'était qu'une école allait être construite sur les ruines de la forteresse. Il était très vraisemblable que dans l'histoire de Marnang, il y avait eu un édifice remarquable appelé la « forteresse des chefs héréditaires de Marnang ». Mais ce qui s'appelait « école », et qui était en cours de construction sous mes yeux, ne s'était encore jamais produit depuis le début de notre ère cosmique. Construire quelque chose à partir de rien et remplir un espace vide, est-ce que ce n'était pas quelque chose d'absolument fondamental ? Quand j'y repense maintenant, c'était un tournant digne d'être consigné dans les annales historiques du village de Marnang.

Les ruines de la forteresse des chefs héréditaires de Marnang ont été réduites à néant. L'école nouvelle qui allait être construite à sa place est devenue le bâtiment le plus remarquable du village. Ses bâtisses en brique rouge étaient superbes ! La peinture des portes et des fenêtres

avait une odeur de neuf qu'on ne pouvait humer nulle part ailleurs dans tout le village de Marnang. Devant ces bâtisses neuves on a érigé un long mât à prières bien blanc, fabriqué à partir d'un tronc provenant de la forêt aux abords du village. Au début on a pensé que ça devait être comme le mât pour les bannières de victoire qui était planté au centre du *manikhang*, au carrefour central. Mais, par la suite, lorsque le Secrétaire Wang a apporté un tissu rouge orné de cinq étoiles jaunes à sa gauche le jour de l'inauguration de l'école, on a vu pour la première fois le spectacle du drapeau rouge aux cinq étoiles flottant au vent dans le ciel de Marnang. L'école flambant neuve est devenue la couronne qui ornait les hauteurs de Marnang, alors Pépé-Crinière a dû modifier le contenu des explications du lieu.

Le jour de l'inauguration de la nouvelle école, le Secrétaire Wang, cadre de la commune, était tout sourire. Mon père, aussi, et Pépé-Crinière aussi étaient tout sourire. Et même le drapeau rouge aux cinq étoiles flottant dans le ciel de Marnang et les bannières de prières flottant au vent, faisaient penser à quelqu'un qui applaudit avec enthousiasme. Ce jour où les visages étaient tout sourire ressemblait à un jour de fête. Nous aussi, les enfants, on a couru en tous sens parmi les gens, fous de joie. Le Secrétaire Wang a placé dans son discours :

— Aujourd'hui marque un tournant de l'histoire de Marnang.

L'été est arrivé à Marnang. L'humidité déposée sur le sol par la neige des matins d'hiver apportait maintenant en cadeau la saison des fleurs. Un feuillage abondant poussait sur toutes les branches du grand arbre à nâga du carrefour central de Marnang, et la source Nectar Naturel qui sourdait de l'arbre à nâga coulait en gazouillant. Dans le damier des champs de blé du village, la brise faisait frémir régulièrement une onde verdoyante, et les montagnes et les vallées plus éloignées encore étaient aspergées d'un suc vert. Les personnes âgées qui, en hiver, se chauffaient aux rayons du soleil, assises dans les recoins ensoleillés au pied du mur du *manikhang*, avaient changé de place pour se mettre à l'ombre fraîche de l'arbre à nâga qui lui faisait face.

L'été, les jeunes femmes de Marnang se dirigeaient vers les champs, une hotte sur le dos, tandis que les jeunes hommes menaient les troupeaux vers les crêtes. Autrefois, les personnes âgées et les enfants restés au village se retrouvaient sous l'ombre fraîche de l'arbre à nâga, au carrefour central, les uns racontant, les autres écoutant les contes et les histoires du roi Gésar de Ling, mais dès la construction de l'école à Marnang au début du printemps, les enfants ont été rassemblés dans la cour de l'école construite sur les vestiges de la forteresse sur les hauteurs du village et le raffut de leur lecture a troublé le calme du village. De plus, quand la cloche s'est mise à sonner chaque matin et à chaque pause entre les classes, son écho a tournoyé dans le village de Marnang, cela